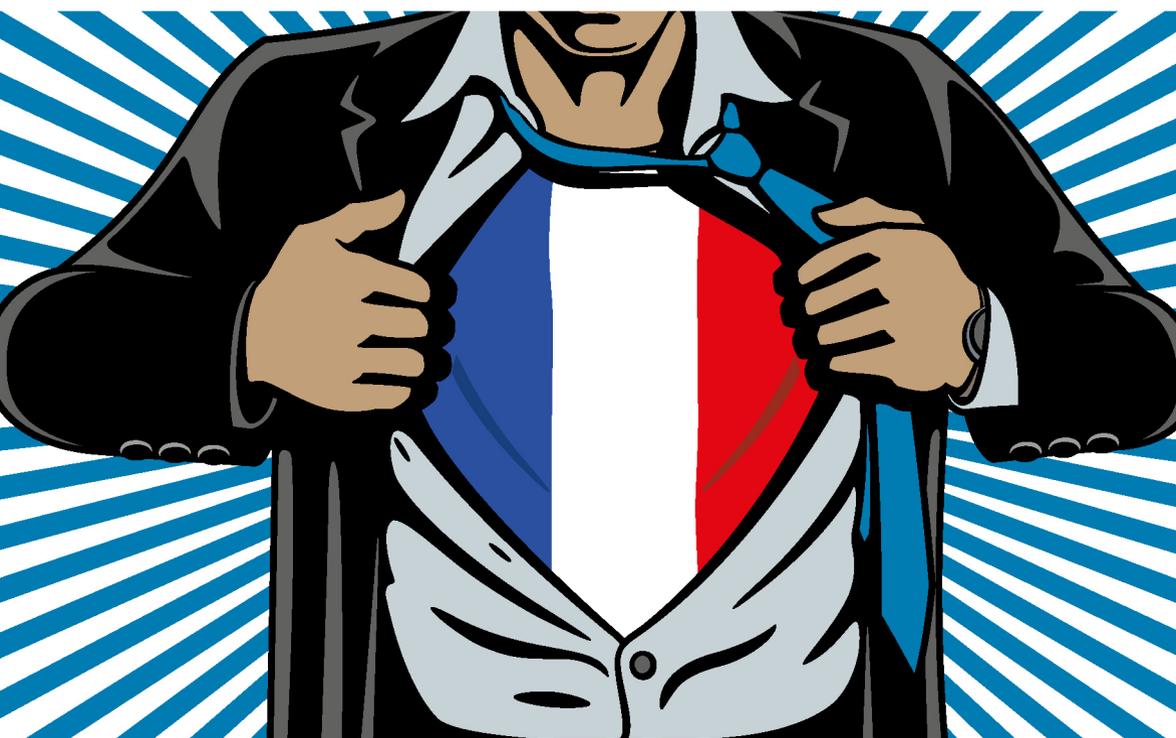


JEAN GARRIGUES

LA TENTATION DU SAUVEUR

Histoire d'une passion
française



HISTOIRE PAYOT

« Les temps du malheur secrètent une race d'hommes singulière qui ne s'épanouit que dans l'orage et la tourmente », écrivait François Mitterrand. Le besoin d'autorité et la fascination de la grandeur sont, en période de crise, des constantes de notre inconscient collectif, et les institutions de la v^e République se prêtent idéalement à ce tropisme du sauveur. Se mêlent dans notre mythologie une nostalgie inavouée pour la monarchie, un culte des grands hommes et du héros patriotique lié à la tradition républicaine, et une vénération pour le messie de la culture judéo-chrétienne. À gauche, comme à droite de l'échiquier politique, les figures ne manquent pas : le général Boulanger, Gambetta, Clemenceau, Mendès France, Pétain, de Gaulle, Mitterrand, Sarkozy, Macron, Zemmour... À l'heure où les candidatures populistes pour la prochaine élection présidentielle affluent de tous bords, Jean Garrigues décrypte, et dénonce à l'occasion, les dérives de ces espérances en un homme/une femme providentiel/le depuis Bonaparte, au fondement du mythe. Ce faisant, il nous invite à une nouvelle lecture de l'histoire idéologique de la France contemporaine.

Président du Comité d'histoire parlementaire et politique, Jean Garrigues est un fin connaisseur des arcanes de la vie politique française. Spécialiste de la III^e République, c'est aussi un auteur d'essais à succès : *Une histoire érotique de l'Élysée* (2019) ; *Les Scandales de la République. De Panama à l'affaire Benalla* (2019) ; *Élysée Circus. Une histoire drôle et cruelle des présidentielles* (2016).

DU MÊME AUTEUR

- Images de la Révolution française*, Paris, Du May, 1989.
- Le Général Boulanger*, Paris, Olivier Orban, 1991, rééd. Perrin, 1999.
- Banania. Histoire d'une passion française*, Paris, Du May, 1992.
- Le Boulangisme*, Paris, Seuil, 1992.
- La République des hommes d'affaires 1870-1900*, Paris, Aubier, 1997.
- Les Grands Discours parlementaires de la Troisième République*, Paris, Armand Colin, 2 vol., 2004.
- Les Grands Discours parlementaires de la Cinquième République*, Paris, Armand Colin, 2006.
- Centre et centrisme en Europe aux XIX^e et XX^e siècles*, Paris, Peter Lang, 2006.
- Histoire du Parlement en France, de 1789 à nos jours* (dir.), Paris, Armand Colin, 2007.
- La France de la V^e République. 1958-2008* (dir.), Paris, Armand Colin, 2008.
- Les Patrons et la politique. 150 ans de liaisons dangereuses*, Paris, Perrin, 2011.
- Les Hommes providentiels. Histoire d'une fascination française*, Paris, Seuil, 2012.
- Le Monde selon Clemenceau*, Paris, Tallandier, 2014.
- Histoire secrète de la corruption sous la V^e République* (dir. avec Yvonnick Denoël), Paris, Nouveau Monde Éditions, 2014.
- Chaban-Delmas. L'ardent*, Paris, La Documentation française, collection « Tribuns », 2015.
- Élysée Circus. Une histoire drôle et cruelle des présidentielles* (avec Jean Ruhlmann), Paris, Tallandier, 2016.
- Présidents. Au cœur du pouvoir*, Paris, Le Faune Éditeur, 2016.

(Suite en fin d'ouvrage)

JEAN GARRIGUES

**LA
TENTATION
DU SAUVEUR**

Histoire d'une passion
française

HISTOIRE PAYOT

Retrouvez l'ensemble des parutions
des Éditions Payot & Rivages sur

payot-rivages.fr

Ouvrage dirigé par Sophie Bajard

Cet ouvrage est une édition remaniée et augmentée de
Les Hommes providentiels. Histoire d'une fascination française,
Paris, Seuil, 2012.

Illustration de la couverture : © Adobe Stock

© Éditions Payot & Rivages, Paris, 2022

ISBN : 978-2-228-93050-5

INTRODUCTION

« L'homme providentiel, c'est lui ! » Tel fut le cri du cœur d'une admiratrice d'Éric Zemmour, sortant le 10 octobre 2021 d'un meeting de son idole, pas encore candidat à l'élection présidentielle de 2022¹.

Alors que les Français se préparaient à un duel annoncé entre le président sortant Emmanuel Macron et Marine Le Pen, candidate d'un Rassemblement national désormais bien intégré au « système » politique français, voilà que le polémiste s'est lancé à la surprise générale dans une campagne disruptive et météorique, dont le caractère inattendu n'est pas sans rappeler celle qu'avait menée cinq ans plus tôt le vainqueur de 2017. À l'instar de ce dernier, qui s'était pleinement identifié au mythe du sauveur messianique, ou même de Nicolas Sarkozy, que certains avaient surnommé « Sarkoléon », il est frappant de constater à quel point Éric Zemmour, féru d'histoire, prétend endosser à son tour l'habit de lumière de l'homme providentiel.

C'est ainsi que sur le site ZemmourWave de la « Génération Z », le tee-shirt qui fait fureur est « Zapoléon ». Il représente Napoléon Bonaparte, peint par David, caracolant sur son cheval au col du Grand-Saint-Bernard, avec la tête d'Éric Zemmour et la légende « Destin français », titre d'un essai publié en 2018 et dans lequel le journaliste du *Figaro* décrivait à la fois son parcours et ses figures de référence de l'histoire de France. Fasciné à la fois par Napoléon et par le général de Gaulle, les deux hommes marquants de la généalogie providentialiste, il exprime à longueur d'émissions, de livres et de discours la nostalgie de l'âge d'or d'une

hypothétique France monoculturelle et machiste, chrétienne et blanche, soi-disant menacée par le « Grand Remplacement » issu de l'immigration islamique. Se présentant comme le candidat hors système, le seul à parler au nom du peuple contre les élites impuissantes, aveugles et corrompues, il se propose d'enrayer « le suicide français », titre d'un autre ouvrage de 2014. « Je veux sauver la France que je crois en danger de mort », déclare-t-il au micro de RMC, le 18 janvier 2022.

C'est la résurgence de l'archétype du sauveur bonapartiste qui se dresse, solitaire et indestructible, face aux périls qui menacent la nation. La spécificité d'Éric Zemmour – et elle est essentielle –, c'est qu'il a pris pour cible le fantasme de l'invasion culturelle musulmane, tandis que Gambetta, Clemenceau ou de Gaulle combattaient un ennemi bien réel, au cœur d'un conflit militaire sanglant. Là où ces grands patriotes entendaient rassembler les Français face au danger, Éric Zemmour les divise, excluant toute une partie de la communauté nationale au motif de ses pratiques religieuses et culturelles. C'est une différence capitale avec les hommes d'État qui ont construit notre identité politique républicaine, et ce pourrait bien être son plafond de verre électoral. Mais, d'un point de vue historique, il est passionnant de voir resurgir au XXI^e siècle ce mythe récurrent du sauveur.

Une pulsion ancestrale

Comme l'écrit François Mitterrand dans *Le Coup d'État permanent*, « les temps du malheur secrètent une race d'hommes singulière qui ne s'épanouit que dans l'orage et la tourmente² ». C'est une histoire vieille comme le monde, qui s'enracine dans la conception providentialiste de l'histoire, née des récits bibliques ou des *Vies parallèles* racontées au II^e siècle de notre ère par le Grec Plutarque, devenues les *Vies des hommes illustres* dans la première traduction française de Jacques Amyot, au milieu du XVI^e siècle. La fonction du sauveur est d'assumer les malheurs et la souffrance de son peuple, comme l'a fait Moïse, et de le guider vers la Terre

promise et vers le bonheur. Elle s'incarne dans la personne du roi comme envoyé de la Providence et Oint du Seigneur, tel que le présentent *Les Grandes Chroniques de France*, éditées pour la première fois en 1380³. Elle s'illustre par les nombreux récits et anecdotes légendaires qui accompagnent le règne d'Henri IV, modèle du roi réformateur, qui passera sans encombre dans le panthéon républicain par le truchement de l'historien Ernest Lavisse.

Mais cette tradition culturelle trouve une autre source dans la génération des Lumières, qui voit l'Académie française proposer pour son concours d'éloquence l'éloge des grands hommes de la nation⁴. C'est ainsi que commence à s'édifier un « panthéon de papier » où le monarque est remplacé par les nouvelles idoles d'un culte laïc, telles que Rousseau, Diderot, Descartes, Sully, et surtout le « roi Voltaire ». Puis, au lendemain de la mort de Mirabeau, les hommes de la Révolution bâtissent leur Panthéon de pierre, dédiant l'église Sainte-Geneviève au culte de leurs héros et des « grands hommes du présent ». Si la figure du grand homme, distingué par ses vertus supérieures, n'est pas similaire à celle de l'homme « providentiel », paré d'une dimension messianique, il est certain que le culte du héros révolutionnaire prépare l'assimilation par la République de la sacralisation providentialiste héritée de la tradition d'Ancien Régime.

La France républicaine est prête à accueillir et célébrer un héros de la trempe de Bonaparte aux côtés des Mirabeau, Carnot, Danton, mais aussi de Vercingétorix, Du Guesclin, Bayard, Turenne, héros tutélaires de « l'instituteur national » Ernest Lavisse⁵. Elle célèbre Jeanne d'Arc, archétype féminin de l'homme providentiel⁶. Le XIX^e siècle devient le siècle de Jeanne, saluée par les grands historiens républicains Jules Michelet et Henri Martin, bien avant la canonisation de 1920⁷. Son mythe s'impose comme l'un des lieux de mémoire sélectionnés par Pierre Nora pour raconter « les » France, au même titre que Charlemagne, Paris ou le coq gaulois⁸. Faut-il faire de Jeanne l'archétype du sauveur, « le mythe qui résume tous les autres », à la fois « objet de vénération », « figure centrale de l'imaginaire national » et « clé de notre

histoire⁹ » ? Notre démarche se situe à un autre niveau. Elle consiste à démonter les mécanismes qui ont rendu possible, au cœur même de la France démocratique et républicaine, cette fascination ancestrale et mystique pour la figure de l'homme providentiel.

Un mythe contemporain

De Bonaparte jusqu'à de Gaulle, à chaque fois qu'elle a été confrontée à une situation de crise, aux guerres comme aux « fièvres hexagonales » décrites par Michel Winock, la République a eu la tentation d'un homme providentiel, d'un héros capable de nous délivrer de nos malheurs et de nos incertitudes¹⁰.

Dans un essai pionnier, Raoul Girardet a recensé cette fascination pour le « sauveur » parmi les « mythes et mythologies politiques » qui ont imprégné notre histoire contemporaine¹¹. Très inspiré par ce livre-phare, Didier Fischer s'est intéressé lui aussi au mythe de l'homme providentiel depuis 1870, en posant la question de sa disparition sous la V^e République¹². Mais cette étude laisse de côté le mythe bonapartiste, dont plusieurs historiens ont montré à quel point il imprègne les mentalités collectives du premier xix^e siècle¹³. Tout se passe au contraire comme si notre histoire contemporaine ressemblait à une longue quête nostalgique de ce référent napoléonien.

En effet, c'est d'abord et avant tout le prestige d'Alexandre le Grand, le héros combattant, qui sert de trame à la généalogie française de l'homme providentiel. « Il faut toujours une traduction plastique aux sentiments des Français, qui ne peuvent rien éprouver sans l'incarner dans un homme », écrit Maurice Barrès, surtout « un général », « encore plus significatif de force qu'un orateur, car il peut empoigner les bavards¹⁴ ». C'est donc d'abord Napoléon Bonaparte, aurolé de ses victoires en Italie et en Égypte, et qui fait main basse sans coup férir sur la République. Puis vient le général Boulanger, ministre de la Guerre adulé des foules et que nous avons décrit dans un précédent livre comme la caricature de cette pulsion française¹⁵. Georges Clemenceau, le

vieux lutteur radical, devient « le Père la Victoire » dans la tourmente de novembre 1917¹⁶. Le maréchal Pétain, héros de Verdun, se voit remettre à 84 ans les pleins pouvoirs par une classe politique défaillante¹⁷. Et la quintessence de cette légende militaire est bien sûr le général de Gaulle, l'homme du 18 juin 1940, plébiscité deux fois pour remettre la France sur de bons rails¹⁸. Ce sont les référents majeurs de notre panthéon messianique contemporain, en tout cas les plus étudiés par les historiens.

Mais point n'est besoin d'un uniforme pour incarner le sursaut national, et il convient de redécouvrir les autres figures d'hommes providentiels qui s'agrègent à ce panthéon des sauveurs. Plébiscité par les Français en décembre 1848, Louis-Napoléon Bonaparte y a toute sa place, en dépit de la légende noire qui l'a ensuite discrédité aux yeux des républicains¹⁹. Père fondateur de la III^e République, Léon Gambetta a pâti quant à lui du discrédit de la république parlementaire, alors qu'il fut si populaire en son temps²⁰. De même pour Pierre Mendès France, porteur en juin 1954 des espoirs de toute une génération²¹. Si diverses que soient les circonstances de leur avènement, de leurs personnalités et de leurs ambitions, ils nous semblent reliés par le fil conducteur d'une fascination collective pour l'homme du recours. Chacun à leur façon, de la plus prestigieuse à la plus commune, ils nous renvoient aux mystères du « charisme » et de la « confiance », qui sont l'un des enjeux de ce livre.

Le monarque et le prophète

La tentation du sauveur se nourrit de l'émotion, du religieux, de l'irrationnel et du rêve, aux antipodes de la tradition positive et raisonnée que nous ont léguée Descartes, Voltaire et la Révolution française. Commentant l'avènement de Bonaparte, Germaine de Staël y voit quant à elle la résurgence de la personnalisation monarchique : « Jusqu'alors on disait : l'Assemblée constituante a fait telle chose, le peuple, la Convention ; maintenant, on ne parlait plus que de cet homme qui devait se mettre à la place de tous, et rendre

l'espèce humaine anonyme²². » Au tournant du xx^e siècle, l'historien Albert Vandal revient à son tour sur cet instinct français du chef « inhérent à notre esprit latin », et développé « par huit siècles de monarchie à la romaine²³ ». Le sauveur à la française marquerait donc le retour du refoulé monarchique, de la légitimité incarnée en un seul, telle que l'avait brutalement effacée la Révolution française.

Mais on peut aussi se tourner vers l'étranger pour comprendre l'émergence de ce phénomène de fascination collective, apparemment si contraire au tempérament et à la culture politique français. Référons-nous à la pensée hégélienne, qui distingue « les individus historiques », ceux « qui ont compris, parce qu'ils en ont reçu intérieurement la révélation, ce qui est nécessaire et ce qui appartient réellement aux possibilités du temps²⁴ ». Étudiant la société allemande du début du xx^e siècle, Max Weber souligne l'importance de « l'autorité » fondée sur « la grâce personnelle et extraordinaire », c'est-à-dire « le charisme » d'un individu inspirant à ses « sujets » une « confiance en sa seule personne en tant qu'elle se singularise par des qualités prodigieuses, par l'héroïsme ou d'autres particularités exemplaires qui font le chef²⁵ ». Celui que Weber nomme le « prophète » surgit dans les situations extraordinaires, quand « l'abandon », la « révélation » et la « vénération du héros » naissent « ou bien de l'enthousiasme, ou bien de la nécessité ou de l'espoir²⁶ ».

Référons-nous aussi aux expériences du charisme totalitaire, qui peuvent nourrir notre réflexion sur cette tentation française du sauveur. Le pouvoir de l'idée, le manichéisme d'une conception cohérente et binaire du monde, l'assurance et la certitude du discours, la puissance rhétorique du prophète, sa vision héroïque de l'avenir : tels sont les éléments majeurs de la séduction charismatique. Ils s'observent chez Napoléon Bonaparte au combat, chez Gambetta ou Clemenceau au front ou à la tribune, et chez de Gaulle, place de la République, devant un micro de TSF ou devant les caméras de télévision. La séduction charismatique est mise au service de la conquête du pouvoir, le prophète se donnant pour mission historique de sauver son peuple. Ce peut être le

Führerprinzip, étudié par Ian Kershaw, ce lien mystique et organique entre le chef et son peuple qui s'entretient par le culte de la personnalité, l'exigence de fidélité absolue, la promotion d'une image, la mise en scène permanente du pouvoir, et la volonté de régénérer la nation par ce que Goebbels appelle la « mobilisation spirituelle²⁷ ».

Gardons-nous évidemment d'assimiler à ce schéma totalitaire la fascination pour l'homme providentiel « à la française », qui se déploie dans un écosystème historique totalement différent. C'est même la résistance à ce schéma totalitaire qui fait la spécificité du messianisme républicain, hanté par la nostalgie du pouvoir absolu mais confronté en permanence à la souveraineté du citoyen. Il n'en reste pas moins que des similitudes existent, notamment dans les structures de fabrication et de réception de l'idolâtrie messianique, et qu'elles nous renvoient à la dimension universelle du phénomène de l'homme providentiel.

Une fascination française

L'exemple des dictateurs totalitaires, Hitler, Mussolini ou Staline, nous rappelle que la fascination providentialiste n'est pas réservée à la France contemporaine²⁸. De George Washington à Barack Obama, la grande démocratie américaine n'a pas échappé à la tentation du sauveur-miracle, de même que l'Angleterre avec Churchill. On peut même considérer que l'histoire du monde au xx^e siècle a été faite par une cohorte d'hommes « providentiels », issus des guerres civiles, des guerres mondiales ou des mouvements de décolonisation, tels Mao en Chine, Franco en Espagne, Salazar au Portugal, Ceaușescu en Roumanie, Castro à Cuba, Perón en Argentine, Bourguiba en Tunisie, Senghor au Sénégal ou Sukarno aux Philippines.

Mais il est particulièrement intéressant d'étudier la récurrence de ce phénomène dans l'une des plus vieilles démocraties du monde, apparemment l'une des moins disposées à tomber dans le piège de la fascination. Bien que contestés, déchus, parfois même bannis, nos hommes providentiels ont

laissé une trace d'exception, une image originale, qui les a parfois élevés au rang du mythe. Napoléon Bonaparte et Charles de Gaulle seraient-ils les seuls à la hauteur de cette entrée en légende²⁹ ? Si l'on en croit André Malraux, le Général est par excellence « l'homme légendaire », capable d'assumer à la fois « le malheur et l'espoir », échappant au « destin » en triomphant des « forces du mal³⁰ ». Mais reconnaissons que d'autres sauveurs républicains comme Léon Gambetta, Georges Clemenceau et Pierre Mendès France ont eux aussi largement mérité l'hommage de la postérité. À rebours de la doctrine républicaine, hantée par le spectre du césarisme et qui tendait à dépersonnaliser le pouvoir, chacun d'entre eux a su imposer non seulement une politique, mais aussi un style, une image, parfois même une incitation au rêve et à l'absolu. Leur empreinte est parfois diffuse, voire controversée, mais elle nous permet néanmoins de remonter à la construction de leur mythe et aux ingrédients de leur renommée.

Notre démarche, on l'aura compris, se situe au confluent de l'histoire politique et de l'histoire des représentations, dans un champ où l'émotion, la sensibilité, la subjectivité et la mémoire télescopent les données plus rationnelles de l'élection, du jeu institutionnel ou du rapport des forces entre les partis. Il sera surtout question d'une rencontre entre le désir collectif d'un peuple et la prophétie d'un sauveur, c'est-à-dire d'une alchimie complexe où les mots et les images comptent tout autant que les faits. Quels sont les ingrédients qui la composent selon les différentes époques de notre histoire contemporaine ? Comment transmuier un contexte de crise en appel au sauveur ? Quelles circonstances mais aussi quels moyens, quel discours, quelle propagande, quelles images, quelle stratégie pour aboutir à cette figure indispensable qui s'impose à la nation tout entière ?

Puis il faut passer de l'état de grâce qui suit la prise du pouvoir, au culte de la personnalité qui seul permet d'entretenir le mythe. Dès lors, comment cette figure idéale, voire fantasmée du sauveur peut-elle se confronter aux enjeux du réel ? Quels sont ses hérauts, ses thuriféraires, ses idolâtres,

mais aussi ses caricatures et ses détracteurs ? Faut-il opposer l'homme providentiel des droites au « grand homme » adulé par les gauches ? Quels sont ses rapports avec le populisme ou l'autoritarisme ? Enfin, quand la disgrâce succède à l'idolâtrie, puis quand le chêne s'abat, comment resurgit le mythe, comment se réinstalle pour la postérité la figure du sauveur ?

Telles sont les questions qui se posent à nous, et qui en appellent beaucoup d'autres. Pour y répondre, l'historien se heurte évidemment aux écueils du temps long, aux pièges de l'anachronisme et de la disparité des sources. On ne « pense » pas l'homme providentiel aujourd'hui comme on se le représentait au lendemain de la Révolution française. Il n'est pas question pour nous d'empiler les vignettes biographiques, ce qui n'aurait aucun intérêt analytique, mais les nécessités de la contextualisation nous conduiront forcément à dissocier des périodes, voire des moments, tout en soulignant la récurrence du phénomène. Les sources seront disparates et hétérogènes en fonction des époques, mais aussi en fonction de la censure ou de la stature même de l'homme providentiel.

Aux deux extrémités de la chaîne chronologique, il est évident que le corpus de l'époque gaullienne, rassemblant aussi bien l'abondante correspondance adressée au Général que la presse écrite ou les sources radiophoniques et télévisuelles, contraste avec celui des époques impériales, soumises au contrôle de la vie politique, à la censure de la presse et de l'édition, mais plus riches de rituels, de récits et de brochures hagiographiques. Notre étude sera donc nécessairement déséquilibrée par la disparité qualitative et quantitative de nos sources. Elle tiendra compte par ailleurs des acquis de l'historiographie, souvent très riche pour ce qui concerne les « mythologies » de Bonaparte, Pétain ou de Gaulle, plus lacunaire pour les autres. Nous reviendrons parfois sur les terres déjà labourées, en marquant le sillon de nos prédécesseurs, mais nous aurons aussi à cœur d'explorer les terres en friche, à chaque fois que les instruments archivistiques nous seront donnés. On découvrira dans les pages qui suivent des fonds inédits ou fort peu exploités jusque-là.

La Tentation du sauveur

Ils nous révèlent à quel point cette fascination de l'homme providentiel imprègne notre histoire républicaine depuis plus de deux siècles. C'est donc à une relecture de cette histoire politique contemporaine que nous entendons convier nos lecteurs.

Le temps des César

La première moitié du XIX^e siècle français est dominée par une légende, celle de Napoléon Bonaparte. Légende en marche sous le Consulat et l'Empire, légende noire sous la Restauration, légende récupérée par la monarchie de Juillet, enfin légende fondatrice du Second Empire. Il est le modèle de référence, celui du héros conquérant, comme par exemple dans cette ode populaire de 1826 intitulée *Napoléon et la France guerrière* : « Ses gloires, toujours aux nôtres enchaînées, / Lui promettent un nom qui ne doit pas finir / Monument éternel, enfant du souvenir, / Qui ne croulera pas sous le poids des années, / Mais grandira dans l'avenir¹. » Cette dimension héroïque et glorieuse s'associe dans la mythologie bonapartiste à celle du surhomme, dans une ode anonyme qui le décrit « trop grand pour l'univers qui ne le connut pas », ou dans les *Mémoires* du général de Caulaincourt, fidèle parmi les fidèles : « L'empereur ne m'a paru, dans aucune circonstance, au-dessous de sa gigantesque position [...]. Nulle comparaison n'était possible de cet homme à un autre homme : ceux qui ne le jugeront pas ainsi ne l'ont pas compris². » Un historien bonapartiste l'élève « entre les trois dynasties comme un géant dont aucun de leurs princes n'atteignit la hauteur, et dont leurs héritiers devront un jour interroger les actions, les vertus, les talents, les fautes et les services, comme la plus éloquente des leçons du trône³ ». Et c'est au nom de cet héritage

mythologique que Louis-Napoléon construira lui aussi sa légende à partir de 1848.

L'attente du « messie botté »

« Toute la population militaire, civile et faubourienne se précipitait vers Bonaparte comme vers une existence nouvelle. » C'est ainsi que Paul Barras, vivant symbole des tares du Directoire, reconnaît dans ses *Mémoires* la force irrésistible du prestige bonapartiste au moment du 18-Brumaire.

Comment en est-on arrivé là ? Comment ce petit général corse de 30 ans à peine, détesté par une grande partie des dirigeants politiques, a-t-il pu atteindre de tels sommets de popularité ? La réponse est contenue dans les centaines d'ouvrages qui racontent son irrésistible ascension vers le pouvoir. Nous les résumerons par deux récits mémoriels, l'un du comte Molé, qui fut ministre sous l'Empire et sous la monarchie de Juillet, l'autre du chansonnier républicain Pierre Jean de Béranger, surnommé « l'homme-nation » par Lamartine. Pour le premier, « la France, déchirée au-dedans par des factions, au-dehors ses armées détruites et ses frontières envahies, sentait le besoin d'un homme qui dût à l'éclat de sa réputation et à l'ascendance de son génie une autorité que nul n'osait lui contester⁴... ». Pour le second, « la France avait besoin d'un gouvernement fort qui la sauvât des Jacobins et des Bourbons, de l'incertitude et de l'anarchie [...]. Ce grand homme pouvait seul tirer la France de l'abîme où le Directoire avait fini par la précipiter⁵ ». Sans tenir lieu de preuve, ces deux témoignages complémentaires reflètent l'état d'esprit d'une grande partie de l'opinion de l'époque, en attente d'un glaive protecteur et d'un chef rassembleur. Certes, les historiens ont montré que le bilan du Directoire n'était pas aussi catastrophique que l'a présenté la propagande de Bonaparte avant et après le 18-Brumaire. Néanmoins, lorsqu'il débarque à Fréjus, de retour d'une glorieuse campagne d'Égypte, le 9 octobre 1799, il semble que la France soit mûre pour un héros militaire prêt à la guérir de ses divisions et de ses impuissances. Depuis Thermidor, les

factions se déchirent, les complots et les coups de force se succèdent, et la guerre fait rage. « Insensiblement, tout se désorganise, tout se décompose », dit un rapport de police du 19 prairial an VII⁶. Pénurie, cherté, disettes, épidémies sont le lot commun des Français.

Afin de réprimer les insurrections royalistes de 1796, les Directeurs se sont tournés une première fois vers les militaires, sollicitant Lazare Hoche, le plus populaire d'entre eux. Mais sa mort prématurée en septembre 1797 a privé la République de son héros le plus emblématique. Devenu l'homme fort du Directoire en mai 1799, Sieyès est confronté à la pression constante des oppositions, les Jacobins sur sa gauche et les royalistes sur sa droite. Renonçant à une révision constitutionnelle impossible à obtenir des assemblées parlementaires, il comprend qu'il lui faut un glaive pour imposer un régime d'ordre aux Conseils. Augereau, Bernadotte, Jourdan s'étant publiquement déclarés en faveur des Jacobins, il se tourne d'abord vers celui qui est le plus favorable à ses idées, le général Barthélemy Joubert, second de Bonaparte lors de la campagne d'Italie. Mais Joubert est mortellement blessé lors de la bataille de Novi, le 15 août 1799. Il pense alors au général Moreau, qui commande l'armée d'Italie depuis avril 1799, mais ce dernier hésite, et les plans de Sieyès semblent dans l'impasse à la fin de l'été. C'est alors que Napoléon Bonaparte va interrompre sa campagne d'Égypte pour rentrer opportunément en France. Pourquoi est-il si populaire lorsqu'il débarque en Provence ? Parce qu'il est, comme l'écrit Jean Tulard, « le premier général, depuis César peut-être, à avoir compris l'importance de la propagande ». Nommé commandant en chef de l'armée d'Italie en février 1797, il a été le seul à utiliser la presse de façon systématique pour écrire sa légende, comme pour dessiner les grandes lignes de son projet politique personnel.

Le voici donc inondant le Directoire de lettres et de proclamations dont il exige la publication dans les journaux officiels. « On ne conserve à Paris le souvenir de rien, dit-il à son secrétaire particulier Bourrienne. Si je reste longtemps sans rien faire, je suis perdu. Une renommée en remplace une

autre ; on ne m'aura pas vu trois fois au spectacle que l'on ne me regardera plus. » Inventeur du « coup d'éclat permanent », il se fait journaliste de ses propres exploits. Le *Journal de Bonaparte et des hommes vertueux*, publié à Paris, ne connaîtra que quarante éditions, du 19 février au 31 mars 1797. Plus durable est *Le Courrier de l'armée d'Italie ou le Patriote français à Milan*, confié par Bonaparte à Marc-Antoine Jullien, paraissant dans la capitale lombarde tous les deux jours, mais vendu aussi à Paris et distribué gratuitement aux troupes, du 21 juillet 1797 au 1^{er} décembre 1798. Le premier numéro, qui évoque la « résurrection » de la République, prolonge la proclamation faite aux troupes quelques jours plus tôt, à l'occasion de la fête nationale : « Soldats, je sais que vous êtes profondément affectés des malheurs qui menacent la patrie ; mais la patrie ne peut courir de dangers réels. Les mêmes hommes qui l'ont fait triompher de l'Europe coalisée sont là. Des montagnes nous séparent de la France ; vous les franchiriez avec la rapidité de l'aigle, s'il le fallait, pour maintenir la Constitution, défendre la liberté, protéger le gouvernement et les républicains. »

Plus de deux ans avant le coup d'État du 18-Brumaire, la figure du sauveur est donc en gestation, avec les thèmes qui l'escortent : la gloire du vainqueur évidemment, mais aussi la vertu au-dessus des factions, la modération et la « concorde » opposées au désordre et à la division, et la menace de franchir le Rubicon, « volant comme l'éclair et frappant comme la foudre », afin d'assurer la « résurrection » de la patrie en danger. N'est-il pas l'un de ces « hommes dont le pouvoir n'a d'autres bornes que leur volonté quand la vertu des plus sublimes seconde un vaste génie » ? C'est ainsi qu'il est présenté dans *Le Courrier de l'armée d'Italie* quelques jours après la signature du traité de Campoformio, le 17 octobre 1797, à l'apogée de sa gloire militaire, après les moments forts de Lodi et d'Arcole qui l'ont vu encensé par *Le Journal de Paris* ou *Le Conservateur*. La même pulsion messianique se retrouve sous la plume de Michel Regnault de Saint-Jean-d'Angély, qui a lancé le 3 août 1797 (16 thermidor an V) *La France vue de l'armée d'Italie*. Son premier article exhorte les

« armées » à intervenir « si la lutte entre le corps législatif et le directoire se prolonge, si le gouvernement est encore menacé, insulté par des écrivains qui parlent le langage de nos ennemis ». Son dernier, publié le 26 brumaire an VI, soit le 16 novembre 1797, est tout entier consacré à l'apologie du héros, *imperator* victorieux par « l'audace de ses plans et [...] la ténacité dans leur exécution », par le « talent qu'il eut d'inspirer l'enthousiasme à tout ce qui l'entourait », mais aussi visionnaire, « fondant toutes ses espérances sur la postérité, se plaçant toujours à cinquante ans du moment présent, et vivant dans son avenir, ou, pour dire le mot, dans son immortalité ». À l'issue des campagnes d'Italie, Bonaparte est donc reconnu non seulement comme *imperator*, mais comme sauveur potentiel. À Paris, les journaux, les gravures, les chansons et les poèmes chantent ses louanges. Antoine Gros, élève de David, le représente au pont d'Arcole, drapeau dans une main, sabre dans l'autre, tandis que le sculpteur Giuseppe Ceracchi réalise son premier buste. D'autres, comme les peintres Antoine-François Callet, Pierre-Paul Prud'hon ou Claude Monet, associent le « héros italique » aux allégories de la Paix, de la Renommée et de la Victoire. Au théâtre, on représente *Le Pont de Lodi*, racontant l'un de ses plus beaux faits d'armes, son nom étant acclamé à chaque séance par le public. Banquets et fêtes sont donnés en son honneur, et la rue Chantierine, où il réside, est même rebaptisée « rue de la Victoire ».

Le 10 décembre 1797, lors d'une cérémonie organisée par le Directoire en son honneur au palais du Luxembourg, Talleyrand le place sur orbite : « Ah ! loin de redouter ce qu'on voudrait appeler son ambition, je sens qu'il nous faudra peut-être le solliciter un jour pour l'arracher aux douceurs de sa studieuse retraite. La France entière sera libre : peut-être lui ne le sera-t-il jamais, telle est sa destinée⁷. » Quinze jours plus tard, sa réception à l'Institut, au siège laissé vacant par Lazare Carnot, « l'organisateur de la victoire », ajoute une dimension nouvelle à son prestige de soldat. Relatant la séance publique du 4 janvier 1798, *Le Moniteur* souligne la « modestie » et le « désintéressement »

avec lesquels le héros victorieux a reçu « les éloges que lui ont prodigués les lecteurs et les spectateurs ». Mêlé à la foule, dans son « petit frac gris », « rien n'annonçait l'homme qui a renversé, soutenu ou créé plusieurs États et dont quatre rois et une foule de princes souverains ont imploré la protection ; ni sa taille, ni ses traits, ni sa démarche, ni son ajustement ne pouvaient le faire remarquer ; et cependant, entouré de l'éclat de son nom, il a frappé tous les regards ». Comme l'écrira plus tard l'un de ses officiers, « l'enthousiasme pour Bonaparte est d'autant plus grand que son aspect, sa tenue, sa simplicité contrastent avec sa valeur réelle et avec les airs triomphateurs et pourfendeurs de certains de ses généraux⁸ ». C'est ainsi que *l'imperator* apparaît aussi comme tribun de la plèbe. Mais il lui faut aller plus loin dans la légende pour devenir un nouvel Alexandre.

« L'Europe n'est qu'une taupinière. Tout s'use ici. Il faut aller en Orient, toutes les grandes gloires viennent de là ! », confie-t-il à Bourrienne. Emmenant avec lui une cohorte de savants pour une campagne d'Égypte qui s'annonce périlleuse, Bonaparte fait en mai 1798 le double pari de confirmer son image de général invincible et d'apparaître comme le protecteur de la science et de la raison. Bien qu'absent, son nom est sur toutes les lèvres lors du quatrième anniversaire de la naissance du Directoire, le 27 juillet 1798, où sont présentées toutes les œuvres d'art que ses armées ont rapportées d'Italie. Dans le *Journal des hommes libres*, son frère Lucien se charge d'entretenir le culte du héros. Depuis Le Caire, *Le Courrier de l'Égypte* et *La Décade égyptienne, journal littéraire et d'économie politique*, lancés en 1798, le remercient de remettre au goût du jour « les sciences et les arts » négligés par les journaux français, prisonniers des querelles de « partis » et devenus une « arène » où ils se déchirent « avec acharnement ». À Paris, Lebrun s'exalte dans *La Décade philosophique* : « Héros cher à la paix, aux Arts, à la Victoire, il conquiert en deux ans mille siècles de gloire. » Nouvel Alexandre, mais aussi Solon législateur et Mécène protecteur des arts et des sciences, Bonaparte a ainsi construit sa légende.

« Un nom propre est dans toutes les bouches »

Et c'est donc à son retour d'Égypte, en octobre 1799, que se produit le phénomène de cristallisation messianique qui fabrique le mythe de l'homme providentiel. Auréolé de ses victoires, il est accueilli par les foules non seulement comme un héros militaire, mais comme un véritable sauveur. De la proue de son navire, dans la baie de Saint-Raphaël, il voit ses admirateurs se jeter dans des embarcations pour venir à sa rencontre, aux cris de « Vive Bonaparte ! ». Sans se soucier de l'indispensable quarantaine des navigateurs, on le porte en triomphe sur les quais de Fréjus. Selon la presse, il aurait alors embrassé le sol de France, comme un symbole de la fusion retrouvée entre l'homme providentiel et la Nation. À chaque village qu'il traverse en remontant vers Paris, la foule se masse sur son passage en acclamant son nom. « À la vue du grand homme, l'enthousiasme fut à son comble, l'air retentit d'acclamations et du cri "Vive Bonaparte !", raconte le général Boulart. C'était la première fois que je voyais cet être prodigieux. Je le contemplai avec une sorte d'avidité, j'étais dans un état extatique⁹. » Le 11 octobre à Lyon, illuminée et pavoisée de tricolore, on tire des fusées et la foule est si dense que sa voiture doit rouler au pas. Lorsqu'il quitte son hôtel, et malgré l'heure matinale, on l'acclame aux cris de « Vive Bonaparte, le sauveur de la patrie ! ». Le 13 octobre, dès que la nouvelle de son retour est connue, les Parisiens se rassemblent devant sa demeure, rue de la Victoire, en chantant *La Marseillaise* et en criant son nom. Le général Thiébault témoigne de cet enthousiasme populaire, décrivant à « chaque coin de rue » des « musiques des régiments de la garnison » qui parcourent Paris « en signe d'allégresse publique, entraînant à leur suite des flots de peuple et de soldats », des « illuminations improvisées dans tous les quartiers¹⁰ ». Au théâtre de la République, la représentation est interrompue aux cris de « Vive Bonaparte ! » et « par des applaudissements tumultueux et plusieurs fois répétés », se souvient Thibaudeau, décrivant « dans toute la salle comme

une commotion électrique¹¹ ». Lorsqu'il vient rendre compte au Directoire, on s'agglutine devant le palais du Luxembourg.

« Pour la première fois depuis dix ans, un nom propre est dans toutes les bouches », commente Mme de Staël¹². Ses partisans s'emploient « à le présenter comme l'homme du destin, à flatter en son nom chaque parti, et à lui conquérir les cœurs par l'espérance d'un avenir » susceptible de rendre « à la tranquillité publique et aux fortunes particulières le caractère de stabilité dont la société ne peut se passer », écrit Cambacérès¹³. « Lorsque arriva la grande nouvelle de son retour inattendu, j'étais à notre cabinet de lecture, au milieu de plus de trente personnes. Toutes se levèrent spontanément en poussant un grand cri de joie », se souvient le chansonnier Béranger, ajoutant, non sans exagération, qu'il « en fut à peu près de même dans toute la France, qui se crut sauvée¹⁴ ». Comment ne pas croire qu'il est revenu pour « sauver la République », comme le proclament les affiches placardées par Roederer dans tout Paris le 18-Brumaire ? « Quand on produit de pareils effets sur un peuple, on en est le maître, conclut Béranger. Les sages n'y peuvent rien¹⁵. »

Les résultats du plébiscite organisé le 1^{er} février 1800, approuvant la Constitution de l'an VIII par plus de 3 millions de « oui » contre 1 562 « non », si l'on en croit les chiffres officiels, semblent confirmer l'adhésion massive des Français au nouveau sauveur. « Effrayés du degré de confiance que le général premier consul et le gouvernement ont inspiré aux bons citoyens, les alarmistes et les méchants se cachent dans l'ombre », commente un rapport de police du 19 mars 1800¹⁶.

Encore faut-il rappeler que la consultation plébiscitaire s'est faite sous la pression du pouvoir consulaire, et que les vrais résultats ne donnent que 1,6 million de suffrages pour le « oui », soit à peine un quart de l'électorat, ce qui est loin d'être le raz de marée annoncé par Bonaparte¹⁷. Si la satisfaction semble manifeste dans des départements comme la Savoie ou la Vendée, voire confinant à l'allégresse en Charente-Inférieure, dans le Lot, l'Ariège, le Rhône ou l'Alsace, on constate au contraire que l'avènement de Bonaparte est accueilli dans une relative indifférence en Île-de-France,

dans le Sud-Ouest ou en Picardie, voire même par des protestations dans l'Yonne, le Pas-de-Calais, l'Isère, le Calvados, le Cher ou l'Allier, si l'on en croit le bilan effectué par Fouché, ministre de la Police¹⁸. À Versailles, à Metz, à Lyon, à Toulouse ou Clermont-Ferrand, les clubs jacobins organisent des manifestations, et les adresses de défiance se multiplient dans la France royaliste de l'Ouest et du Sud-Ouest¹⁹. On est loin de l'unanimité de façade affichée par la propagande bonapartiste.

De même, si les grandes étapes du règne impérial voient affluer auprès de Napoléon d'innombrables proclamations de foi et de dévotion, elles sont bien souvent suscitées par les fonctionnaires zélés de l'administration. Alors préfet des Bouches-du-Rhône, Antoine Thibaudeau raconte par exemple qu'il a reçu en 1804 plusieurs lettres de son ami Joseph Siméon, conseiller d'État, l'engageant à faire envoyer à Paris une proclamation au nom de la ville de Marseille pour demander l'hérédité du trône impérial. Thibaudeau s'exécute, obtenant les signatures « spontanées » du maire, des adjoints et de tous les employés civils²⁰. C'est donc avec une opposition muselée, une administration, une opinion et une presse sous contrôle que se construit la figure du sauveur.

Néanmoins, si l'on en croit les témoignages, il semble que chaque sortie de l'Empereur témoigne d'une véritable popularité. Lors de l'installation officielle des trois consuls Bonaparte, Sieyès et Roger Ducos aux Tuileries, le 19 février 1800, les rapports de police parlent d'une « allégresse populaire » et d'acclamations « de confiance et d'espoir²¹ ». À l'occasion de la fête de la Concorde, le 14 juillet 1800, *Le Journal de Paris* souligne « l'affluence des citoyens partout où l'on pouvait espérer de voir Bonaparte », « l'allégresse publique, la confiance, l'admiration, la gratitude que lui ont exprimées des acclamations non interrompues ». Si l'on en croit un autre rapport de 1804, « l'opinion générale, surtout celle du peuple, est en faveur du premier consul » et « l'on ne peut révoquer en doute l'attachement qu'on lui porte²² ».

Une fois l'Empire proclamé, l'enthousiasme populaire ne semble pas se tarir, bien au contraire, d'autant que la répression a éliminé ou écarté les figures de proue d'une éventuelle dissidence. Au lendemain d'Austerlitz, « l'esprit public est porté au plus haut degré d'amour et d'admiration pour Sa Majesté l'Empereur et Roi », nous dit encore un rapport²³. « Ces premières années du règne de Napoléon furent celles où son nom fut béni par les populations qui faisaient avec plaisir tous les sacrifices possibles pour affermir son gouvernement, car on était las des révolutions », témoigne un sous-officier de la Grande Armée²⁴. Pour la fête du 15 août 1806, la presse officielle raconte que lorsque « l'Empereur a paru sur le balcon du palais, un peuple immense a fait retentir les airs des plus vifs applaudissements et des acclamations réitérées de "Vive l'Empereur !" "Vive Napoléon !" »²⁵. De même pour la naissance du prince impérial, le roi de Rome, le 20 mars 1811, saluée par « les plus vives acclamations », les Parisiens courant « au-devant les uns des autres », s'embrassant « en criant "Vive l'Empereur !" », et la foule accourant « continuellement au palais pour avoir des nouvelles de la santé de SM l'Impératrice et de l'enfant »²⁶.

Héros et rédempteur

Quelle est la figure dominante de cette idolâtrie populaire ? Celle du héros conquérant, victorieux des tyrans, est omniprésente dans les brochures, chansons, poèmes que nous avons consultés.

« Comment chanter Napoléon ?, se demande par exemple ce poète anonyme. Pour Achille il fallut Homère / Sur la lyre d'Anacréon, / L'entreprendre serait chimère [...], / Nouveau César par les exploits, / Alexandre par le courage, / Il fit, défit, soumit des rois, / Des factions calma l'orage [...]. / Napoléon toujours vainqueur, / À toi seul appartient la gloire. / Tu fais renaître le bonheur / En conduisant à la victoire²⁷. » De très nombreux récits hagiographiques lui sont consacrés, lui reconnaissant « les qualités les plus opposées » qui peuvent « former le grand homme », à savoir la « valeur bouillante et